GEORGES LONDEIX

Presque un tour de terre

La bicyclette est une des choses les plus délicates et efficaces que la France ait introduites au Vietnam. Et si elle était née là, quelque peu, à la fin du XIXe siècle, dans un Tonkin d'opérette, toute française et taoiste à la fois ?
La bicyclette n'a pas le même degré de réalité suivant qu'on est en Extrême-Orient, en Europe ou en Amérique. On peut dire, à la veille de l'an 2000, que le petit véhicule individuel à deux roues est "chinois". Réalité économique de masse, il s'est implanté dans un pays comme le Vietnam, il y plonge ses racines au point de faire oublier ses naissances antérieures.

dessin extrait de l'album *Elle est ronde*,

JEREMY JAMMES

Bicyclette, liberté

En 1928-29, le jeune Nguyên An Ninh, qui avait déjà foulé le sol moisi du bagne en compagnie d'autres prisonniers nationalistes, se mit à propager oralement des idées émancipatrices sur un objet singulièrement porteur de ses revendications libertaires : une bicyclette. Sur elle, Ninh parcourait les régions de Giadinh, Cholon, Tâyninh (zones périphériques de Saigon). Il faisait lien entre des gens et des villes, des idées et des sentiments. Il façonna sur un simple vélo "un mouvement paysan virtuel" [1]. "Ninh se souvenait en effet du conseil de Phan Chau Trinh à Nguyên Ai Quôc : vivre au sein de la paysannerie pauvre et ignorante, pour l'aider à sortir de sa torpeur, pour y être le ferment d'une éthique révolutionnaire de solidarité et de responsabilité commune, dans l'optique de l'émancipation politique et de la future organisation du pays" [2]. Le charisme de Ninh alarma le pouvoir colonial en 1929 : ce cycliste fut condamné à trois ans de prison.
L'arrivée de la bicyclette au Viêt-nam s'est faite avec les colons. Avant elle, existaient le portage et le pousse-pousse (charrette à traction humaine). Celui-ci transmet un certain statut à celui qui se fait transporter (le membre de l'administration, le colon) : la respectabilité, l'extériorité de la hiérarchie, de l'autorité, du pouvoir. C'est-à-dire la vitesse, la place assise, "l'exploitation de l'homme par l'homme". Les pieds et les mains s'usent, le coeur souffre. Les langues se délient au moment où un autre véhicule vient heurter cette hiérarchie : la bicyclette. Le colon ou l'administrateur en pousse-pousse se voient

Sur la face la plus motorisée de la planète, c'est tout l'inverse. Ainsi, à Puerto Rico, (État des États-Unis, sans l'être et tout en l'étant), l'objet n'existe pas, il n'est qu'un nom, avec tout ce que ce nom suggère de fin et de grossier, de souple et de simple.

Nous voici ramenés aux toutes premières immixtions des États-Unis au Vietnam, pendant les dernières années de la guerre d'Indochine, jusqu'à la bataille de Diên Biên Phu (1951-1954), d'où Graham Greene, ex-agent secret, bon journaliste et grand écrivain, a tiré *Un Américain bien tranquille*[1]. Les vélos sont le décor et le centre de cette scène, où le journaliste anglais Fowler assiste de la terrasse d'un café à l'explosion de bicyclettes dont les pompes ont été transformées en bombes [2].

L'inoubliable grande Roue de Vienne, dans *Le Troisième homme* [3], dont Greene avait écrit le scénario, fournit la structure de ce roman indochinois, dans sa manière douce, douce comme la silencieuse Phuong qui vit avec Fowler et qu'un homme plus jeune, Pyle, est en train de lui enlever avec une politesse infinie, un extrême souci de ne pas causer de douleur. Pyle est cet "Américain bien tranquille" qui orchestre le plasticage des bicyclettes,

1.Graham Greene, *The Quiet American*, Londres, 1955, *Un Américain bien tranquille*, R. Laffont, 1955 (adapté au cinéma par Joseph L. Mankiewicz en 1958).
2. Voir le texte de Graham Green dans l'Anthologie de ce numéro.
3. Graham Greene, *Le troisième homme*, 1949.

dépassés sur la route par un paysan en vélo : humiliation quotidienne !
Bientôt, le cyclo-pousse (hybride entre la bicyclette et le pousse-pousse), et l'automobile feront leur apparition, et sauveront l'honneur des membres de l'autorité de l'époque. En France, l'automobile, en tant que moyen et espace de prestige, bouleversa le paysage en appelant la construction de routes. Au Viêt-nam, rien de tel ! Les routes goudronnées sont rares (au début mais aussi en fin de ce siècle), et empêchent de circuler où l'on veut. La bicyclette est nettement plus pratique dans ce pays de mousson, où les routes inondées laissent place à une prolifération de trous, quand les éboulements de boue n'interdisent pas toute circulation automobile.
Si en vietnamien, la "Liberté " se dit Tu Do, littéralement dépendre de soi-même, la bicyclette était le support idéal d'un tel message (remplacée aujourd'hui par la moto Honda) ; plus qu'une idée, la bicyclette projette sur son conducteur le sentiment de liberté même : les cheveux dans le vent, risquant de tomber quand on lâche le guidon, zigzaguant pour exprimer sa joie, pour s'amuser ou pour éviter les trous dans la route (un Easy Rider avant le film, le moteur en moins...) La bicyclette s'adapte à tous les terrains, tous les poids, toutes les charges. Au Viêt-nam, lorsqu'une bicyclette est chargée d'une centaine de paniers contenant chacun une poule, un canard, le véhicule à deux roues ressemble de loin à un 2,5 tonnes ! Si la vue peut ne pas cerner nettement la différence entre ces deux véhicules, l'ouïe la perçoit très clairement ! Plus légère qu'une moto, et largement plus silencieuse, presque "invisible" car presque inaudible, on peut ranger une bicyclette partout (sur le balcon, à un poteau... j'en ai même vue une suspendue à une fenêtre, et c'était à Clichy !).

"pour prouver que la Cochinchine n'est pas aussi pacifiée que le prétendent les Français". Double jeu des Américains qui aident généreusement l'armée française en même temps qu'ils cherchent à éliminer le colonisateur en installant à sa place un fantôche. Adopter les pauvres moyens de l'adversaire indigène revenait à détourner les soupçons sur celui-ci — l'idée du bricolage des pompes à bicyclette pour en faire de petites bombes ne pouvant venir qu'à des Vietnamiens, "peuple ingénieux", "qui ne gaspille jamais rien". L'humble bicyclette "abandonnée contre un mur, ou mêlée à des centaines d'autres dans un parc de stationnement, n'attire pas l'attention."

Un Américain bien tranquille est un de ces romans où, lorsque l'on atteint la dernière page, on éprouve le besoin, pour en savoir plus, de revenir à la première, et peut-être de tout relire une seconde fois. Si l'on a été fowlerien dans un premier mouvement, on vire au "pylisme", contre le vicieux félin britannique si proche de nous pourtant, si grand dans l'aveu de sa petitesse... Pyle, l'innocent qui l'est trop, n'est pas accablé par Graham Greene plus que celui-ci ne s'accable lui-même à travers ce personnage qu'il est loin de désavouer.

Martine Baranes, *La Chine à bout de bras* © Martine Baranes.

Du côté des communistes nationalistes-indépendantistes, on s'organise : peut-on oublier l'efficacité incroyable de la "Piste Hô Chi Minh" : des paysans acheminant des munitions à bicyclette ! Une logistique inspirée par Giap à Diên Biên Phu en 1954 semble-t-il. Cette piste (souvent un simple et étroit sentier) est caractérisée par un va-et-vient incessant d'idées, de stratégies, d'armes, de provisions disposées en équilibre sur des bicyclettes ou des camions ! En huit ans, à partir de 1965, un réseau va entièrement être aménagé sous forme d'un lacis de routes montagneuses (utilisant souvent celles datant de l'époque coloniale).
En ligne droite : 400 km du Nord au Sud. En détail : 150 400 km de piste ! Dès qu'une voie était atteinte par les bombardements américains, les camions et les bicyclettes pouvaient en emprunter une autre : la souplesse du réseau, ses issues multiples, ont fait en grande partie la force du Viêt-Minh. Cette piste nargua jusqu'au bout les B 52, les assauts de bombes à billes et au napalm de Johnson. " Des clous sur la piste auraient suffit pour faire échouer (ou retarder) l'unification Nord-Sud " doivent se répéter inlassablement les Généraux américains ! Mais encore fallait-il trouver ce sentier, le tracer sur une carte... pour mieux l'effacer : la Piste Hô Chi Minh et le voisinage de toutes les bases américaines furent arrosés de défoliants et d'herbicides : un tiers de la forêt est dévasté. L'industrie de pointe américaine s'en mêla : depuis les bombardiers, des micros étaient lancés pour repérer cette piste, et les bombes devaient être lâchées dès que le son grinçant et légèrement strident des rayons de bicyclettes se faisait entendre ! Très vite, les techniciens du Viêt-Minh (formés par les colons français ou lors des "cours particuliers" en Chine) enregistrèrent sur bande magnétique le léger bruit de leur vélo, et déposèrent

L'équilibre qui commande ce roman rappelle la balance des âmes en ancienne Égypte, le "balancier" ou le "fléau", grâce auquel des femmes portent des charges énormes en trottinant, comme entraînées par ce qu'elles portent, dans une technique et une esthétique de l'équilibre sans cesse rétabli ; rappelant Phuong, si attachante et humaine dans son oscillation entre les deux étrangers, rappelant enfin les deux roues de cette machine légère, qui peut se dissimuler entièrement sous des montagnes de paniers, qui glisse félinement, et transparente entre ses fins rayons et son cadre, faite presque tout entière de jour. Quelque chose lui reste du cheval qu'elle a remplacé. Un objet qui suggère le funambulisme, la fantaisie, la danse, jusque dans ses versions les plus communes et utilitaires. En 1959, juste après Diên Biên Phu — où "des milliers de coolis cheminant en poussant des bicyclettes lourdement chargées" avaient transporté un armement lourd vers le champ de bataille dans la jungle et la nuit sans lune —, la bicyclette était pour le régime de Hanoi comme la matérialisation de l'indépendance. A part quelques voitures de diplomates, presque toutes russes, et les quelques Citroën traction avant 11 et 15 de la Délégation de France, les rues et les larges avenues

les bandes en des lieux éloignés de la piste.

NOTES

1. Ngo Van, *Viêt-nam 1920-1945 - Révolution et contre-révolution sous la domination coloniale*; 1995, Edition L'Insomniaque, p.95. (Ce livre, bien que s'éloignant souvent de l'objectivité, n'en est pas moins un bon révélateur de la situation médiologique du Viêt-nam à l'époque).
2. *Ibid.*, p.94.

Jeremy Jammes est étudiant en ethnologie à Paris X.

appartenaient à la bicyclette, petite reine plus que jamais — plus qu'elle ne l'avait été en France autour de 1900, avant que la voiture ne prenne sa place. La reine des reines, la plus cotée, est la bicyclette Peugeot: les vieux modèles, reliques qui servent encore et qu'on rafistole infiniment ; les neuves, tchèques, pour les derniers riches et pour les Russes ; les vietnamiennes, frustres et rares... Une usine venait d'être créée, faisant passer la production locale de 300 en 1957, à 27 000 en 1960 (progrès mécanique qui répercutait, à petite échelle, le bond en avant suicidaire de la terrible Chine en ces années-là). Mais, alors qu'à Saigon la "Mobylette" se répandait, les bicyclettes les plus rudimentaires manquaient sur le marché de la capitale du Nord. Image banale d'un couple, sur la même machine : fiancés, copains, collègues se déplaçant ainsi, "en commun".

Quarante ans après, la bicyclette est bien toujours la manière la plus subtile et spectaculaire, pour l'Extrême-Orient, d'absorber le progrès occidental sans trop se renier, si l'on en croit les chiffres. La Chine en 1990 a produit 32 millions de bicyclettes ; le Japon et Taiwan, 8 millions. Les photos des touristes montrent des flots de deux-roues beaucoup plus serrés encore

qu'autrefois, beaucoup de vélomoteurs parmi eux sans doute : des moteurs de plus en plus exigeants, on le craint ...

Abandonnons l'Asie chinoise (le vélo moyen économique) pour survoler sans s'y arrêter notre Europe (le vélo article de sport) et poursuivre vers l'Amérique, dans le sens apparent de la course du soleil, qui est le sens inverse de la rotation de la terre. Sans doute obéit-on surtout à une loi physique, cette sorte de poussée dans les reins qui a donné leur élan aux deux cyclistes de Jules Romains : "La terre toute ronde, toute fraîche, et nous deux qui tournons autour par une route unie entre les arbres ..." (*Les copains*, 1913). Si l'on a choisi d'aboutir en Amérique, c'est avec l'idée d'y découvrir un vélo improbable, virtuel. C'est dans cette direction — l'immatériel, le fantastique — que nous conduit l'histoire de "Toño Bicicleta", bandit abattu à Porto Rico par la police, en novembre 1995, après vingt ans d'une cavale presque ininterrompue dans les petites montagnes touffues de l'île, dont des nostalgiques du Vietnam brûlaient les pentes, en 1974, afin de le débusquer.

Toño Bicicleta, "vil bandit d'honneur qui déshonore les femmes" ou, pour le dire autrement, violeur qui se mit à enlever les femmes l'une après l'autre après avoir assassiné la sienne... De son histoire intensément médiatisée, et qui a été à l'origine de deux ou trois films, de sambas, merengues, chacareras, guaguancos et autres rythmes populaires, et d'un roman, on ne retiendra que ce qui touche au surnom. Cela remonte à son adolescence, quand il allait rendre visite à la fille qu'il aimait sur son "rickety bicycle", VTT avant la lettre, mais lourd et vétuste, et qui lui valait des sarcasmes doublement blessants : "Elle est crevée, ta bicicleta", ou des compliments du genre : "Toi, mon petit, tu n'es bon que pour la bicicleta !" Et les mères, à leur fille : "Tiens, voilà Bicicleta !" Mais c'est du passé. Le bandit qu'on recherche n'a de bicyclette que sur les dessins humoristiques comme celui qui le représente avec la tête de Nixon, (on est en 1974, au temps de Watergate) machette en main, essayant de se remettre en selle alors que la roue (voilée) de son clou est reliée à un énorme boulet par une chaîne. Une photo du "San Juan Star", le quotidien en langue anglaise, montre le colonel de gendarmerie qui dirige les recherches pédalant derrière un autre cycliste, comme lui en tenue de soirée. On prête à Bicicleta des furoncles, puisqu'il est cycliste… Ceux qui entendent parler de ces furoncles en déduisent qu'il roule vraiment à vélo. Il arrive que des filles, racontant l'agression dont elles ont été victimes, mentionnent la bicyclette, ce qui jette un doute sur leur récit. Cela commence par une phrase comme : "Il est entré, il a posé sa bicyclette contre l'armoire..." et il n'en sera plus question. Le vélo, ayant enjolivé le

porche du récit, a disparu avec le changement de séquence, l'art cinématographique a fourni l'ellipse. Tout le monde comprend ça et, contrairement aux plus petits objets (peigne, radio de poche, cigarettes) relevés comme pièces à conviction, la bicyclette est reconnue par tout le monde comme une manière de parler, une simple figure de langage. Les rares cyclistes circulant sur les routes sont d'avance innocentés, du fait qu'on sait que le malfaiteur a "renié ce moyen de transport depuis belle lurette". Pourtant, des policiers ont tiré sur un cycliste, persuadés que c'était "Bicicleta". Cet homme que les gendarmes ont blessé reçoit beaucoup de visiteurs. Sa bicyclette est l'objet d'une grande attention. On la décortique, on la lui volerait. Du coup, l'image du satyre à vélo resurgit et s'installe à nouveau jusqu'à l'obsession… Au moment de sa dernière et célèbre arrestation, en août 1974 (il s'évadera, en 1981, et ne sera repris que mort), un journal titre : "Arrêté sans sa bicyclette". Dans les conversations entre hommes, "Bicicleta" suscite des rires énormes. On l'évoque, petit comme il est, avec ses misérables 62 pouces, assaillant les grandes femmes en se servant de sa machine comme d'une échelle. Certains hommes au physique ingrat et malheureux en amour enfourchent une bicyclette "pour forcer la chance". Après sa mort, des copies d'une photo volée à la morgue ont circulé, attestant que l'individu possédait "une très grosse chambre à air".

Doña Antonia, la mère de Toño, proteste contre l'insolent surnom : "Ai-je porté dans mon ventre une bicyclette ?" Elle prétend qu'on a fait parvenir un message à son fils lui promettant, pour l'inciter à se rendre, de lui confier la gestion d'un magasin de cycles ! Et même de l'en rendre propriétaire. (A sa libération : dans cent trente ans.) Doña Antonia, interviewée, conte qu'elle a vu sur la route une trentaine de jeunes gens en culotte courte, tournant à toute vitesse leurs jambes rasées, portés au-dessus du sol comme une frise d'angelots. On comprend son illusion. Elle n'a jamais vu de vélos de course. Légers, transparents, faits à Saint-Étienne ou à Namur avec des alliages que les Américains réservent aux engins spatiaux, ils sont invisibles aux yeux de la maman de Toño Bicicleta. Ce qu'elle a vu passer comme dans un songe, c'est en fait le "Tour de Porto Rico", remporté par le "grand champion français Jacques Marget, vainqueur du Tour de France 1970" (sic). La geste déborde dans le burlesque.

Dans un défilé du 4 juillet (fête de l'Indépendance des États-Unis, et donc quelque peu de Puerto Rico, ce petit Cuba en attente de son étoile) on a vu un gigantesque personnage de type anglo-saxon avec fusil en bandoulière, casquette et veste de chasse, assis sur la haute selle d'un lourd tricycle, dont

Caricature de Toñio Bicicleta, 1974, D.R.

le pneu arrière est crevé et la roue avant laidement tordue, et sur le guidon cette pancarte "Bisiclet Tony". La geste s'entrelace si bien avec ses propres images que même ceux qui la fabriquent s'y perdent. Un article d'avril 1996 (quelques mois après la mort du fugitif), évoquant le roman qui a été écrit sur "Toño", s'accompagne de la photo d'un écrivain de passage, l'argentin Adolfo Bioy Casares, que beaucoup de lecteurs ont pris pour le violeur vieilli. Même page, Madonna raconte comment, en trottinant dans Central Park, elle a "ramassé", un jour, Carlito, athlète cubain et champion de cyclo-cross de l'État de New York, dont elle a fait son entraîneur et le père de son futur enfant ! La photographie de Doña Antonia avec le très séduisant acteur pressenti pour jouer le rôle de son fils dans un film hollywoodien, porte la légende inattendue : "Toño Bicicleta et sa mère, en 1974".

Ce qui a fait la fortune du surnom, c'est sans doute qu'il exprime, mieux que des mots comme avion et fusée, la légendaire rapidité de mouvement du bandit, se faufilant "comme une fouine" à travers le cordon de forces de l'ordre qui le cernent, avec jeeps, chiens, hélicoptères. La "bicicleta" suggère la promptitude du geste juste. Tout sauf le cyclisme, paradoxalement. Plutôt, notre rugby à 15, au poste de demi, de mêlée ou d'ouverture. Dans l'imaginaire portoricain, le base-ball.

Témoignage clef, excellemment ambigu : Une femme sourde-muette, qui a vu le satyre et raconte sa visite, fait le geste de rembobiner et de débobiner une pelote de coton. Tout s'achève ici, et c'est peut-être ici que tout commence...

Georges Londeix est l'auteur de plusieurs romans, parmi lesquels *La camarade Madaka* (1961, Albin-Michel), *Indocrime* (L'Incertain,1995), *Tonio Bicicléta* (1979, Belfond) et en espagnol *Toño Bicicleta* (1981, Edic. de la Flor, Buenos Aires).

Eric Franceschi, *Shangaï*
© Agence Vu.